

C'est ce qu'on nomme en Bretagne "la retraite aux flambeaux." J'ai rarement vu de scène plus grandiose, et je n'en ai sûrement jamais vu de si entraînant. Cette foule énorme, avec ses innombrables points lumineux, qui s'avance lentement en plein champ, sous les arbres, dans les rues, en chantant des cantiques, et portant à la main un cierge dont la lumière est protégée par une espèce de petit cornet en papier multicolore, c'est non seulement féérique, c'est contagieux. On se laisse émouvoir; on prend un cierge à son tour; on suit la masse — où le paysan coudoie le grand seigneur — et, ma foi, avouons-le, on chante tant bien que mal avec les autres. Chants naïfs dont il suffit d'entendre une fois le refrain pour le répéter ensuite; chants héroïques où se mêle toujours à la pensée intime le sentiment de la patrie, où percent à chaque phrase les préoccupations, les espoirs et les angoisses d'un peuple de marins et de soldats, constamment aux prises avec les éléments ou l'ennemi. Je crois pouvoir me rappeler un de ces refrains; le voici:

Sainte patronne immaculée,  
Toi que nous implorons,  
Sur la vagne ou dans la mêlée,  
Protège tes Bretons!

"Pour bien comprendre tout le charme de cette poésie naïve, dit l'abbé Nicol, il ne suffit pas de la lire, il faut l'entendre chanter." Mieux encore, ajouterai-je, il faut la chanter soi-même.

Loin de son pays, loin des siens, au sein d'une contrée encore plus étrange qu'étrangère, entouré de souvenirs héroïques et de légendes mystérieuses, en face de chefs-d'œuvre d'art contrastant avec toutes les rusticités d'une nature primitive, et mêlé par hasard ou autrement à ces imposantes démonstrations religieuses, on se sent dominé, charmé, gagné. Et de grosses larmes viennent vous rouler dans les yeux sans que vous sachiez trop pourquoi.

### III

#### CARNAC.

Quelqu'un nous avait dit: "Là-bas, sur ce sommet  
Au pied duquel, ruisseau que le druide aimait,  
Le Portefeuille roule en chantant sous les saules,  
S'élève un vieux dolmen, reste des vieilles Gaules."  
Quelques instants après, vers le plateau lointain  
Où gît ce survivant de tout un monde éteint,  
Enjambant les talus, sautant de roche en roche,  
Effarouchant l'oiseau qui fuit à notre approche,  
Nous nous hâtons tous deux, prêtant, chemin faisant,  
Notre oreille aux récits du petit paysan,  
Pieds nus et l'œil madré, qui nous montre la route,  
Et qui, d'un ton ravi, tout charmé qu'on l'écoute,  
Et promenant sur nous ses regards ébahis,  
Nous conte la légende étrange du pays:  
Cet étang, c'est la *Mare aux Martes*; sur ces pierres,